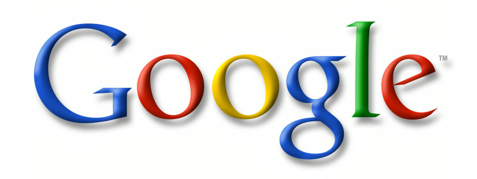


PETITE COLLECTION A LA SPHINX



LUCIEN DE SAMOSATE

SCÈNES DE LA
VIE DES COURTISANES

6 2 5 7

IL A ÉTÉ TIRÉ :

5	exemplaires sur Chine . .	Nos	1 à 5
10	» » Japon . .	»	6 à 16
10	» » Hollande	»	16 à 25

500 exemplaires sur vélin blanc.



Petite collection à la Sphinx.

SÉRIE ANTIQUE

PETITE COLLECTION A LA SPHINX

Volumes parus :

I. — Les Poësies de Méléagre.

II. — LUCIEN DE SAMOSATE. — Scènes de la Vie des Courtisanes.

III. — RONSARD. — Les Amours de Marie *(sous presse)*.

LUCIEN DE SAMOSATE

Scènes

DE LA

VIE DES COURTISANES



PARIS
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11
1894

Traduit littéralement
sur le texte de Karl Jacobitz
par Pierre LOUŸS

« *Phantasie* ».

Août-Septembre 1892.

TABLE



I

L'Abandonnée

GLYKERA, courtisane.

THAÏS, son amie.



L'ABANDONNÉE

GLYKERA

Ce soldat, Thaïs, l'Akarnane qui entretenait autrefois Abrotonon et après devint amoureux de moi, je veux dire celui qui était toujours sous la pourpre et la chlamyde, est-ce que tu lé connais ou bien as-tu oublié l'homme?

THAÏS

Non, je le connais, ma petite Glykera. Même il a fait la noce avec nous l'annéc

dernière à la fête de Dêmêter. Eh bien, qu'est-ce que tu veux en dire ?

GLYKERA

Cette mauvaise Gorgona que je croyais mon amie, a si bien manœuvré qu'elle me l'a enlevé.

THAÏS

Et maintenant il n'est plus à toi, il a fait de Gorgona sa maîtresse ?

GLYKERA

Oui, ô Thaïs, et la chose m'a terriblement frappée.

THAÏS

C'est méchant, ô Glykerion, mais ce n'est pas imprévu ; ces choses arrivent, chez nous les hétaïres. Il ne faut pas te faire de peine ni dire du mal de Gorgona.

Abrotonon n'a pas dit de mal de toi dans la même circonstance, et pourtant vous étiez amies. — Mais je me demande ce qu'il lui trouve de bien, ce soldat-là, à moins d'être complètement aveugle, pour ne pas voir comme elle a les cheveux rares et comme ils sont loin du front; Ses lèvres sont livides, cadavéreuses, son cou est grêle; ses veines ressortent; son nez est long. Elle n'a qu'une chose, c'est qu'elle est bien faite et droite; et puis son sourire est très attirant.

GLYKERA

Tu crois donc, Thaïs, que c'est pour sa beauté que l'Akarnane l'aime. Tu ne ne sais pas que la sorcière Chrysarion est sa mère, cette femme qui sait les charmes thettaliens, et qui fait descendre la lune; on dit qu'elle vole pendant la

nuit; elle aura tourné la tête de cet homme en lui faisant boire des poisons, et maintenant elle le panne.

THAÏS

Et toi, ma petite Glykera, tu en panneras un autre. Mais tu peux dire adieu à celui-là.



II

La Terreur du Mariage

MYRTION, courtisane.

PAMPHILOS, son amant.

DORIS, son esclave.



LA TERREUR DU MARIAGE

MYRTION

Tu épouses, ô Pamphilos, la fille de Pheidôn le pilote, et déjà on dit que tu l'as épousée. Tous les serments que tu m'as faits, et les pleurs, tout cela s'en est allé en fumée, et tu oublies Myrtion maintenant, et cela, ô Pamphilos, quand je suis enceinte de huit mois ; voilà donc tout ce que j'aurai tiré de ton amour, ce gros ventre que tu m'as fait, et dans peu de temps il faudra que je nourrisse

un enfant! une bien lourde charge pour une courtisane. Car je n'exposerai pas ce que j'ai enfanté, surtout si c'est un enfant mâle, mais je l'appellerai Pamphilos et je le garderai, moi, comme consolation d'amour, et un jour en te rencontrant il te reprochera d'avoir été sans foi envers sa malheureuse mère. Et tu n'épouses pas une jolie fille; je l'ai vue dernièrement aux Thesmophories avec sa mère, sans songer qu'à cause d'elle bientôt je ne verrais plus Pamphilos. Et toi regarde-la d'abord, regarde sa figure et ses yeux, de peur que cela ne t'attriste un jour d'avoir une femme qui a les yeux tout à fait glauques et qui louchent en regardant l'un vers l'autre; mais tu as vu Pheidôn le père de la fiancée : regarde la face de celui-là, tu n'auras plus besoin de voir sa fille.

PAMPHILOS

Mais tu divagues, Myrtion ! est-ce que je vais t'entendre longtemps parler de ces filles et mariages pilotiers ? Est-ce que je sais si elle est camuse ou belle, la mariée ? ou si Pheidôn l'Alôpékêthe, (car c'est de lui que tu veux parler, je crois), a une fille nubile ? Même il n'est guère l'ami de mon père. Je me souviens qu'ils ont plaidé dernièrement pour une affaire maritime. C'est un talent je crois, qu'il devait payer à mon père et il ne voulait pas, mais mon père l'a cité devant les juges maritimes, et il a eu assez de peine à le faire céder ; il m'a même dit que tout n'avait pas été payé. Si je voulais me marier, aurais-je refusé la fille de ce Déméa qui l'année dernière a été stratége, elle qui est ma cousine germaine par ma mère, pour épouser la fille

de Pheidôn. Mais de qui tiens-tu cela? Ou toi-même, ô Myrtion, as-tu inventé ces vaines, ces chimériques jalousies?

MYRTION

Tu ne te maries pas, alors?

PAMPHILOS

Tu es folle, Myrtion, ou tu es ivre. Pourtant hier nous ne nous sommes pas beaucoup grisés.

MYRTION

C'est cette Dôris qui m'a inquiétée. Je l'avais envoyée m'acheter des pièces de laine pour mon ventre, et faire un vœu à Lokheia pour moi, et elle m'a dit qu'elle avait rencontré Lesbia et que... mais plutôt toi-même, Dôris, dis ce que tu as entendu, si tu ne l'as pas inventé.

DÔRIS

Que je sois écrasée, Madame, si j'ai menti. J'étais près du Prytaneion quand Lesbia m'a abordée en riant et m'a dit : « Votre amant Pamphilos épouse la fille de Pheidôn. » Et si j'en doutais, elle m'a dit de regarder en passant votre rue où tout était couronné de guirlandes, avec des joueuses de flûte, le bruit de la fête, et des gens chantant l'hyménée.

MYRTION

Eh bien quoi? tu as regardé, Dôris?

DÔRIS

Bien sûr. Et j'ai vu tout ce qu'elle disait.

PAMPHILOS

Je comprends l'erreur. Lesbia ne t'a

pas tout à fait trompée, Dôris, et tu as dit la vérité à Myrtion ; mais vous vous êtes bouleversées à tort, car la noce n'est pas chez nous. Je me rappelle maintenant que ma mère m'a dit hier, quand je venais de vous quitter : « Pamphilos, ton camarade Charmidès, le fils du voisin Aristainetos, se marie déjà ; il se range ! Et toi jusqu'à quand vivras-tu avec ta courtisane ? » Mais je n'ai pas fait attention à cela et je suis allé dormir. Ce matin à l'aube je suis sorti, de sorte que je n'ai rien vu de ce qu'a vu Dôris depuis. Si tu n'as pas confiance, vas-y de nouveau, Dôris, et regarde attentivement non pas la rue, mais la porte, et vois laquelle est ornée de guirlandes, tu trouveras que c'est celle des voisins.

MYRTION

Tu me sauves, Pamphilos. Je me serais étranglée si cela était arrivé.

PAMPHILOS

Mais cela ne serait pas arrivé. Je ne suis pas fou à ce point, que d'oublier Myrtion, et cela quand par moi elle est grosse d'un enfant.



III

Les Conseils maternels

PHILINNA, courtisane.

SA MÈRE.



LES CONSEILS MATERNELS

LA MÈRE

Tu étais folle, Philinna, hier? Qu'est-ce qu'il t'a pris pendant le souper? Diphilos est venu me voir ce matin en pleurant et il m'a raconté tout ce qu'il avait eu à souffrir de toi. Tu t'es soûlée, tu t'es levée au milieu du repas en dansant quand il te le défendait, et après cela tu as donné un baiser à son ami Lamprias; et comme il se fâchait, tu l'as quitté, tu cs allé près de Lamprias, tu l'as pris

dans tes bras, et Diphilos étouffait de colère à cause de cela. Et la nuit, je le sais, tu n'as pas couché avec lui ; tu l'as laissé pleurer et tu t'es étendue toute seule sur un lit voisin, en chantant pour lui faire de la peine.

PHILINNA

Mais ce qu'il m'a fait, mère, il ne te l'a pas dit. Sans cela tu ne te mettrais pas du côté de cet insolent. Il m'a laissée pour aller causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias qui n'était pas encore arrivé. Il vit que cela me faisait de la peine, que je lui faisais des signes, alors il prit Thaïs par le bout de l'oreille, il lui fit pencher la tête en arrière et lui donna un baiser si bien aspiré qu'elle ne pouvait plus décoller ses lèvres. Moi je pleurais, mais il se mit à rire, et à

dire toutes sortes de choses à l'oreille de Thaïs, contre moi sans doute, car Thaïs riait en me regardant. Quand ils entendirent Lamprias entrer et qu'ils furent fatigués de se baiser l'un l'autre, j'allai me coucher avec Diphilos pour qu'il n'eût aucune excuse ensuite. Alors Thaïs se leva et dansa la première en montrant ses jambes jusqu'en haut comme si elle était seule à les avoir belles. Quand elle s'arrêta, Lamprias ne dit rien, mais Diphilos vanta tant qu'il put son rythme et sa danse, disant comme son pied suivait bien la cithare, et comme sa jambe était belle, et dix mille autres choses, comme s'il parlait de la Sôsandra de Kalamis, et non de cette Thaïs, que tu connais bien et moi aussi puisque nous nous sommes baignées avec elle. Alors cette Thaïs se moqua de

moi : « Si quelqu'une, dit-elle, n'était pas si honteuse d'avoir les jambes maigres, elle se lèverait aussi et danserait. » Que dirai-je, mère ? Je me suis levée et j'ai dansé. Que fallait-il faire ? Supporter cette moquerie au risque de la laisser croire, et permettre à Thaïs de règner sur le festin ?

LA MÈRE

Tu es trop ardente, ma fille. Il ne fallait pas prendre cela tant à cœur. Dis-moi ce qui s'est passé après.

PHILINNA

Tout le monde m'a félicitée, mais Diphilos seul s'est couché sur le dos, et a regardé le plafond, jusqu'au moment où je me suis arrêtée de fatigue.

LA MÈRE

Mais tes baisers à Lamprias, est-ce vrai? as-tu quitté ton lit pour le prendre dans tes bras?... Tu te tais?... En effet, c'est impardonnable!

PHILINNA

Je voulais lui rendre chagrin pour chagrin.

LA MÈRE

Ainsi tu n'as pas couché avec lui, et tu as chanté pendant qu'il pleurait? Tu ne comprends donc pas, ma fille, que nous sommes pauvres, tu ne te rappelles plus tout ce que nous avons reçu de celui-là et comment nous aurions passé l'hiver dernier, si l'Aphrodite ne l'avait envoyé vers nous.

PHILINNA

Quoi donc? je supporterai d'être insultée par lui à cause de cela?

LA MÈRE

Rage, mais ne te moque pas. Tu ne sais pas que les amants cessent d'aimer quand on se moque d'eux, et qu'ils s'en veulent à eux-mêmes; tu as toujours été trop difficile pour celui-là. Prends garde que, selon le proverbe, nous ne cassions la corde pour l'avoir trop tendue.



IV

L'Incantation

MELITTA, courtisane.

BAKKHIS, son amie.

AKIS, son esclave.



L'INCANTATION

MÉLITTA

Si tu connais, Bakkhis, une vieille, une de ces Thessaliennes qui connaissent les charmes et savent rendre aimable même la femme la plus détestée, puisses-tu en profiter toi-même, mais prends-la et amène-la-moi. Mon sang, mon or, je donnerais tout avec joie si seulement je voyais Kharinos revenir à moi et haïr Simikhê.

BAKKHIS

Qu'est-ce que tu dis ? Il n'est plus avec toi ? C'est chez Simikhê, ô Mélitta, que va Kharinos ? Lui qui a eu pour toi tant de querelles avec ses parents, et qui a refusé cette riche fiancée et sa dot de cinq talents ? Je me rappelle te l'avoir entendu dire.

MÉLITTA

Tout cela est parti, ô Bakkhis, et voilà cinq jours entiers que je ne l'ai pas vu ; ils boivent, chez son camarade Pammenès, lui et Simikhê.

BAKKHIS

C'est terrible, Mélitta, ce qui t'arrive. Mais pourquoi aussi vous êtes-vous brouillés ? Sans doute ce n'est pas pour peu de chose.

MÉLITTA

Je n'ai rien à dire là-dessus. Avant-hier en revenant du Peiraieus, où il était allé, je crois, envoyé par son père pour toucher une créance, il ne m'a pas regardée en entrant, il n'a pas voulu me connaître quand j'accourais vers lui comme d'habitude ; et quand j'ai voulu l'embrasser il m'a repoussée en disant : « Va-t'en avec ton armateur Hermotimos ou bien va voir ce qui est écrit sur les murs du Kerameikos où vos noms sont gravés sur une stèle. — Quel Hermotimos ? ai-je dit, quelle stèle dis-tu ? » Mais sans me répondre et sans dîner, il s'est couché le dos tourné. J'ai fait tout ce que j'ai pu inventer, je l'ai pris dans mes bras, j'ai essayé de le retourner de mon côté, je l'ai embrassé entre les épaules. Mais comme rien ne pouvait

l'amollir, il m'a dit : « Si tu continues, je vais m'en aller tout de suite, au milieu de la nuit! »

BAKKHIS

Tout de même, tu connais Hermotimos?

MÉLITTA

Puisses-tu me voir, ô Bakkhis, devenir plus malheureuse encore que je ne le suis, si je connais un armateur du nom d'Hermotimos. Le matin il s'est éveillé au chant du coq et est parti. Je me suis souvenue alors de ce qu'il m'avait dit au sujet du nom écrit au Kerameikos, et j'ai envoyé Akis pour qu'elle vît ce qu'il y avait. Elle n'a rien trouvé d'autre que cette seule inscription à droite en entrant, près du Dipylos : « MÉLITTA AIME HERMO-

TIMOS, » et un peu plus bas, « L'ARMATEUR HERMOTIMOS AIME MÉLITTA. »

BAKKHIS

Quelles idées ont les jeunes gens ! J'y suis. Quelqu'un a écrit cela pour tourmenter Kharinos sachant qu'il était jaloux. Lui, il l'a cru sur-le-champ. Si je le voyais, tout à l'heure, je lui en parlerais. Il est sans expérience, comme un enfant qu'il est.

MÉLITTA

Mais comment le verrais-tu ? Il s'est enfermé avec Simikhê. Ses parents sont venus le chercher chez moi. Si je pouvais trouver, Bakkhis, une vieille, comme je t'ai dit. Rien qu'à se montrer elle me sauverait la vie.

BAKKHIS

Il y a, ma chérie, une magicienne très courue, Syrienne de race, encore verte et vigoureuse. Phanias m'avait quittée sans raison, comme Kharinos; elle l'a réconcilié avec moi après quatre mois entiers, quand je désespérais déjà, et par ses enchantements elle me l'a ramené.

MÉLITTA

Qu'est-ce qu'elle a fait, cette vieille, si tu te le rappelles encore ?

BAKKHIS

Elle ne prend pas beaucoup, Mélitta, pour salaire. Rien qu'une drachme et un pain. Mais il faut apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et une torche de résine. La vieille prend tout cela; on verse aussi du vin dans un kratère et

c'est elle qui le boit. Enfin il faudra quelque chose de l'homme lui-même, tel que des vêtements ou des chaussures ou quelques cheveux ou d'autres choses semblables.

MÉLITTA

J'ai ses chaussures.

BAKKHIS

Elle les suspend à un clou, brûle du soufre dessous et répand du sel sur le feu en disant vos noms, le sien et le tien. Ensuite elle tire une toupie de son sein et elle la fait tourner en récitant le charme avec une voix rapide, — des mots barbares à faire trembler. — Voilà ce qu'elle a fait. Et bientôt Phanias, malgré les reproches de ses camarades, de Phoibis avec qui il vivait et qui le suppliait, revint à moi. Il était poussé

par le charme. Et même elle m'a appris le moyen de rendre Phoibis détestée; c'est d'observer la trace de ses pieds quand elle vient de passer, et de les effacer en posant le pied droit où elle a mis le pied gauche et le pied gauche où elle a mis le pied droit, en disant : « J'ai marché sur toi. Je suis au-dessus de toi. » Et j'ai fait ce qu'elle m'avait dit.

MÉLITTA

Pas de retard, pas de retard, ô Bakkhis! appelle déjà la Syrienne. Et toi, Akis, prépare le pain et le soufre et tout ce qu'il faut pour l'incantation.



V

Les Lesbiennes

LEAINA, joueuse de cithare.

KLÔNARION, son amie.



LES LESBIENNES

KLÔNARION

Nous apprenons du nouveau sur toi, Leaina ; la riche Lesbienne Megilla est amoureuse de toi, comme un homme, et vous vivez ensemble et il se passe je ne sais quoi entre vous ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu rougis ? Dis-moi si c'est vrai ?

LEAINA

C'est vrai, ô Klônarion. J'en suis honteuse... C'est si étrange...

KLÔNARION

Mais qu'est-ce que c'est? que te veut cette femme? Que faites-vous, quand vous êtes ensemble? Tu la regardes? — Ah! tu ne m'aimes pas, car tu ne me cacherais pas de telles choses.

LEAINA

Je t'aime plus qu'aucune autre... Cette femme est terriblement mâle.

KLÔNARION

Je ne comprends pas ce que tu dis... à moins que ce ne soit une de ces courtisanes, comme on dit qu'il y en a dans Lesbos, de ces femmes qui ne peuvent pas se souffrir sous des hommes, mais ont avec les femmes des rapports virils.

LEAINA

C'est quelque chose comme cela...

KLÔNARION

Eh bien, Leaina, raconte-moi cela, comment elle a cherché à te séduire d'abord, comment tu t'es laissée persuader, et le reste.

LEAINA

Elles avaient organisé un souper, elle et Dêmônassa la Korinthienne, qui est riche aussi et a les mêmes goûts que Megilla. Elles me firent venir pour jouer de la cithare, et quand j'eus fini de jouer, quand le soir vint, quand il fut temps de dormir, après qu'elles eurent bu : « Voyons Leaina, dit Megilla, on serait déjà bien dans le lit. Couche ici, avec nous, et entre nous deux. »

KLÔNARION

Tu t'es couchée ? et après cela qu'est-il arrivé ?

LEAINA

Elles m'ont baisée, d'abord, comme des hommes, et non seulement en appliquant les lèvres, mais en entr'ouvrant la bouche, et elles m'étreignaient dans leurs bras et elles m'écrasaient les seins. Dêmônassa même me mordait dans ses baisers. Pour moi je ne comprenais pas ce qui se passait. Enfin Megilla déjà chaude ôta sa fausse chevelure, tout à fait semblable [à une vraie], et naturelle, et apparut rasée jusqu'à la peau comme un courageux athlète. Et moi je fus bouleversée de voir cela. Mais elle : « O Leaina, dit-elle, as-tu déjà vu un jeune homme aussi beau ? — Mais, dis-je, je ne vois pas de jeune homme ici, ô Megilla. — Ne m'efféminé pas, dit-elle, car je m'appelle Megillos et j'ai épousé depuis longtemps cette Dêmônassa, et elle est ma femme. »

Je me suis mise à rire, Klônarion, et sur ces mots j'ai dit : « Ainsi donc, ô Megillos, tu étais un homme à notre insu, comme on dit qu'Akhilleus est resté chez les filles, caché par sa robe de pourpre?... et tu as la virilité et tu fais à Dêmônassa ce que font les hommes? — Cela, dit-elle, ô Leaina, je ne l'ai point. Mais il ne s'en faut pas de beaucoup... Tu me verras m'unir d'une façon spéciale, qui est bien plus voluptueuse. — Mais tu n'es pas un hermaphrodite, dis-je, comme on raconte qu'il y en a beaucoup, qui ont les deux organes. » Car je ne savais pas encore, ô Klônarion, ce que c'était. « Non, dit-elle, mais je suis tout à fait mâle. — J'ai entendu parler, continuai-je, par la Boïotienne joueuse de flûte Ismênodôra, de cette femme Thêbaine qui est devenue

homme, et ce fut un devin excellent, je crois, appelé Teiresias. Est-ce qu'il ne t'est pas arrivé un accident comme celui-là ? — Non, Leaina, dit-elle. Je suis venue au monde semblable à vous autres femmes ; mais j'ai les goûts, les désirs et tout le reste d'un homme. — Et cela te suffit, dis-je, les désirs ? — Laisse-toi faire, Leaina, si tu ne me crois pas, dit-elle, et tu reconnaîtras que je n'ai rien à envier aux hommes. J'ai quelque chose à la place de la virilité... Mais laisse-toi faire et tu verras. » Je me suis laissée faire, Klônarion ; elle me suppliait tant ! et aussi, elle me donnait un collier splendide, avec des tuniques du lin le plus fin. Alors, moi, je l'ai serrée dans mes bras comme un homme, elle m'a fait des baisers, elle s'est unie à moi en haletant et il m'a paru qu'elle jouissait excessivement. »

KLÔNARION

Mais, comment s'est-elle unie? de quelle manière? O Leaina, dis-moi cela surtout!

LEAINA

Ne me demande pas de détails. Ce sont des choses honteuses. Aussi, par l'Ouranienne, je ne le dirai pas.



VI

L'Éducation de Korinna

KORINNA, jeune fille.

KRÔBYLÊ, sa mère.



L'ÉDUCATION DE KORINNA

KRÔBYLÊ

O Korinna, tu l'as senti, ce n'est pas si terrible que tu le pensais, de perdre sa virginité. Tu as été avec un jeune homme; pour premier cadeau tu as rapporté cent drachmes et avec cela je vais t'acheter tout de suite un collier.

KORINNA

Oui, petite maman; et qu'il ait des pierres flamboyantes comme celui de Philainis.

KRÔBYLÊ

Il sera tout pareil. Mais écoute, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses et comment tu dois te conduire avec les hommes. Nous n'avons que cela pour vivre, ma fille; depuis deux ans que ton bienheureux père est mort tu ne sais pas comment nous avons vécu. Quand il était là nous ne manquions de rien. Comme forgeron il avait acquis un grand nom au Peiraieus, et on peut entendre dire à tout le monde qu'il n'y aura jamais un forgeron comme Philinos. Après sa fin j'ai vendu ses tenailles, son enclume et son marteau deux cents drachmes et c'est là-dessus que nous avons vécu; ensuite j'ai tissé, descendant la trame et tournant les fils, gagnant avec peine de quoi manger; et je t'ai élevée, ô ma fille, seule espérance qui me fût restée.

KORINNA

Tu veux parler des cent drachmes ?

KRÔBYLÊ

Non. Mais j'ai pensé qu'à l'âge où tu es tu me nourrirais, tout en te procurant à toi-même facilement de quoi t'orner, de quoi t'enrichir, de quoi avoir des robes de pourpre et des esclaves.

KORINNA

Comment cela, mère ? Pourquoi dis-tu cela ?

KRÔBYLÊ

En vivant avec les jeunes gens, en buvant en leur compagnie, et en couchant avec, pour de l'argent.

KORINNA

Comme la fille de Daphnis, Lyra ?

KRÔBYLÊ

Oui.

KORINNA

Mais... elle est courtisane!

KRÔBYLÊ

Cela n'a rien de terrible. Toi aussi tu deviendras riche comme elle et tu auras beaucoup d'amants... Pourquoi pleures-tu, Korinna? Ne vois-tu pas combien il y a de courtisanes, comme elles sont recherchées, comme elles gagnent de l'argent! Daphnis, moi je l'ai connue, ô chère Adrasteia, en guenilles, avant que sa fille ne fût nubile, et regardée. Et maintenant tu vois comment elle marche : avec de l'or, des robes fleuries et quatre esclaves.

KORINNA

Comment a-t-elle gagné cela, Lyra?

KBÔBYLÊ

D'abord, en s'habillant avec élégance, en étant aimable et brillante avec tout le monde, non pas riant aux éclats à propos de tout comme tu fais, mais souriante et attirante. Ensuite en traitant avec habileté, mais sans mensonge, ceux qui vont la voir ou qui l'envoient chercher, et en évitant de prendre pour elle aucun homme. Si on la fait venir à un souper, pour un cadeau, elle ne s'enivre pas — car c'est ridicule et les hommes ont cela en horreur — et elle ne se bourre pas de nourriture comme une sotte; elle ne touche qu'avec le bout des doigts, et en silence, les mets; elle ne s'emplit pas les joues; et elle boit tranquillement, non pas à plein gosier, mais par petits coups.

KORINNA

Même lorsqu'elle a soif, mère ?

KRÔBYLÊ

Surtout lorsqu'elle a soif, Korinna. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, elle ne se moque pas de ceux qui sont présents et ne regarde que celui qui la paye. Et à cause de cela tout le monde l'aime. Et quand il faut entrer au lit, elle travaille sans obscénité, mais avec soin, et elle ne recherche qu'une chose entre toutes, c'est de soumettre l'homme et d'en faire un amant. C'est ce dont tous la louent. Si tu retiens bien cette leçon, nous aussi nous serons riches, car tu es beaucoup plus désirable qu'elle. Mais (ô propice Adrasteia) je ne dis plus qu'une chose : puisses-tu vivre.

KORINNA

Dis-moi, mère, tous ceux qui me paieront seront-ils comme Eukritos, avec qui j'ai couché hier ?

KRÔBYLÊ

Pas tous. Il y en aura de mieux. Quelques-uns seront très vigoureux. D'autres ne seront pas aussi bien faits.

KORINNA

Et il faudra que je couche aussi avec ceux-là ?

KRÔBYLÊ

Surtout avec ceux-là, ma fille. Ce sont eux qui donnent le plus. Les beaux ne veulent donner que leur beauté. Prends bien soin de t'attacher ceux qui payent le mieux, si tu veux que dans peu de

temps toutes les femmes disent en te montrant du doigt : « Ne vois-tu pas Korinna, la fille de Krôbylê, comme elle est riche, comme elle a fait sa mère trois fois heureuse! » Qu'en dis-tu? Tu feras cela? Tu le feras, moi je le sais, et tu les dépasseras toutes facilement. Maintenant va te laver, si le petit Eukritos revenait aujourd'hui. Car il me l'a promis.



VII

L'Amant de Cœur

MOUSARION, courtisane (18 ans).

SA MÈRE.



L'AMANT DE CŒUR

LA MÈRE

Si nous trouvons encore un amant comme Khairéas, ô Mousarion, il faudra sacrifier une chèvre blanche à l'Aphrodité vulgaire, à l'Ouranienne des jardins une génisse, et couronner la Dêmêter qui donne les richesses, car nous serons heureuses et trois fois heureuses. Tu vois maintenant combien nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a pas encore donné une obole, pas un vêtement, pas

une paire de chaussures, pas une boîte à parfums, rien que des prétextes, des promesses et de belles espérances. Il dit le plus souvent : « Si mon père... et que je devienne maître de mon patrimoine, tout serait à toi. » Et tu dis qu'il a juré de t'épouser légalement.

MOUSARION

Il l'a juré, mère, par les deux déesses et par l'Athênê Polias.

LA MÈRE

Et tu te fies à cela ? Et à cause de cela, l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer ce qu'il devait, tu lui as donné ton anneau sans me le dire. Il l'a vendu pour boire, et ensuite tes deux colliers ioniques, qui pesaient chacun deux dareikes et que l'armateur Praxias

de Khiôs avait fait faire à Ephèse pour toi; il fallait bien, en effet, que Khairéas payât aussi les dettes de ses amis. Tes robes et tes chemises je n'en parle pas. Nous avons fait une trouvaille et nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré.

MOUSARION

Mais il est beau, il n'a pas de barbe, il me dit qu'il m'aime et se met à pleurer, il est fils de Dinomakhê et de Lakhês l'aréopagite, il nous dit qu'il m'épousera et nous donne de grandes espérances, quand seulement le vieux aura fermé l'œil.

LA MÈRE

Eh bien, Mousarion, lorsqu'il nous faudra des chaussures et que le cordon-

nier nous demandera une double drachme, nous lui dirons : « Nous n'avons pas d'argent; accepte de nous quelques espérances. » Et chez le marchand de farine quand on nous donnera notre note : « Attends, dirons-nous, que Lakhês Kolytteus soit mort; nous te payerons après les noces. » Tu ne rougis pas d'être la seule des courtisanes qui n'ait ni boucles d'oreilles, ni collier, ni tunique tarentine ?

MOUSARION

Pourquoi rougirais-je, mère ? sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE

Non, mais elles sont plus intelligentes. Elles savent le métier de courtisane.

Elles ne se fient pas aux phrases ni aux petits jeunes gens qui ont des serments sur le bout des lèvres. Toi tu es fidèle, tu aimes Khairéas comme un mari, tu ne te laisses toucher que par lui ; et l'autre jour, quand ce laboureur Akharnien vint t'apporter deux cents drachmes, prix du vin que son père l'avait envoyé vendre, il n'avait pas de barbe non plus celui-là, mais tu t'es moquée de lui et tu as couché avec Khairéas l'Adònis.

MOUSARION

Quoi, il fallait laisser là Khairéas pour recevoir près de moi ce paysan qui sentait le bouc ? Khairéas a la peau douce comme un petit cochon d'Akharnai.

LA MÈRE

Soit. C'était un rustre et il sentait

mauvais, mais pourquoi n'as-tu pas reçu Antiphôn, le fils de Ménécrate, qui t'offrait cent drachmes ? N'était-il pas beau, homme du monde, comme Khairéas.

MOUSARION

Mais Khairéas dit qu'il nous égorgera tous les deux, s'il me trouve jamais avec lui.

LA MÈRE

Combien d'autres menacent de cela! Et alors tu vas rester sans amants, tu te feras honnête femme, tu ne seras plus courtisane mais prêtresse de la Thesmophore. Mais laissons cela; c'est aujourd'hui les Alôa; qu'est-ce qu'il t'a donné pour ta fête ?

MOUSARION

Je n'ai rien reçu, petite maman.

LA MÈRE

Il est le seul qui ne sache rien tirer de son père en lui envoyant un esclave menteur, ni de sa mère en la menaçant, si cela ne prend pas, de s'engager dans l'infanterie de marine. Il reste assis chez nous, il nous ennuie et il ne donne rien, et il ne te laisse rien recevoir de ceux qui donnent. Et toi, crois-tu, Mousarion, que tu auras toujours dix-huit ans, que Khairéas aura toujours les mêmes sentiments pour toi quand il sera riche et que sa mère lui aura trouvé un mariage d'argent. Est-ce qu'il se souviendra encore des larmes et des baisers et des serments, devant une dot de cinq talents, crois-tu cela ?

MOUSARION

Il s'en souviendra, lui. La preuve c'est

qu'il ne s'est pas marié. On l'a pressé, on l'a presque forcé, il a refusé.

LA MÈRE

Puisse-t-il se faire qu'il n'ait pas menti. Mais je te rappellerai, Mousarion, ce que je te dis.



VIII

Le Plaisir d'ètre battue

CHRYSIS, 17 ans	}	courtisanes.
AMPÉLIS, 35 ans,		



LE PLAISIR D'ÊTRE BATTUE

AMPÉLIS

O Chrysis, celui qui n'est pas jaloux, qui ne se met pas en colère, qui n'a pas roué de coups sa maîtresse, qui ne lui a pas arraché les cheveux, qui ne lui a pas déchiré ses vêtements, celui-là n'est pas amoureux encore.

CHRYSIS

Alors l'amour n'a pas d'autres preuves, ô Ampélis, que celles-là ?

AMPÉLIS

Oui. Tout cela est d'un homme ardent. Pour le reste, les baisers, les larmes, les serments, les visites, ce n'est qu'un commencement d'amour. Tout le feu de l'amour vient de la jalousie. Si donc, comme tu le dis, Gorgias t'a battue, s'il est jaloux, espère beaucoup, et souhaite qu'il continue.

CHRYSIS

Qu'il continue? qu'est-ce que tu dis? Toujours me battre!

AMPÉLIS

Non. Mais qu'il se fâche si tu ne regardes pas que lui. S'il ne t'aimait pas, pourquoi serait-il si en colère quand tu as un autre amant?

CHRYSIS

Mais je n'en ai pas! Il se figure que j'aime cet homme riche, parce que je lui en ai parlé l'autre jour.

AMPÉLIS

C'est une bonne chose qu'il te croie recherchée par les riches. Il en aura plus de peine encore, et il rivalisera avec ceux qui t'aiment pour ne pas rester en arrière.

CHRYSIS

Avec tout ça, il est le seul qui se fâche et qui ne donne rien.

AMPÉLIS

Il donnera. Les jaloux s'attristent pour rien.

CHRYSIS

Mais je ne sais pas pourquoi tu veux que je reçoive des coups, ma chérie.

AMPÉLIS

Non; mais je te dis qu'ils deviennent de grands amants dès qu'ils croient qu'on ne s'inquiète pas d'eux; et quand un amant se croit le seul, le désir se flétrit en lui. Je te dis cela, moi qui suis courtisane depuis vingt ans, et toi tu en as dix-huit, et même moins. Si tu veux je te raconterai ce que j'ai souffert il n'y a pas beaucoup d'années. J'avais pour amant Dêmophantos l'usurier, qui demeure près de la Poikilê. Jamais il ne m'avait donné plus de cinq drachmes et il prétendait être le maître. Il ne m'aimait, ô Chrysis, que d'un amour de

surface; jamais il ne soupirait, jamais il ne pleurait, jamais il ne restait la nuit devant ma porte; il couchait avec moi quelquefois, mais de loin en loin. Un jour qu'il était venu me voir je ne lui ai pas ouvert la porte, car le peintre Callidès était chez moi, qui m'avait envoyé dix drachmes. Dêmophantos s'en alla en m'injuriant. Quelques jours se passèrent sans que je l'envoie chercher : Callidès était encore chez moi. Dêmophantos qui était déjà très échauffé, entre en fureur en voyant cela, pénètre par la porte ouverte, pleure, me bat, me menace de me tuer, déchire ma tunique, fait tout, et enfin me donne six mille drachmes pour lesquelles il m'a eue tout seul pendant huit mois entiers. Sa femme disait à tout le monde que je l'avais affolé avec des poisons. Le poi-

son c'était la jalousie. C'est pourquoi, Chrysis, sers-toi du même poison avec Gorgias. Ce garçon-là sera riche s'il arrive quelque chose à son père.



IX

Le Retour malencontreux

PANNYCHIS, courtisane.

DORCAS, son esclave.

PHILOSTRATOS, son nouvel amant.

POLÉMÔN, son ancien amant.

LE RETOUR MALENCONTREUX

DORCAS

Nous sommes perdues, maîtresse, nous sommes perdues. Polémôn est revenu riche de la guerre à ce qu'on dit. Je l'ai vu sous un manteau à bande de pourpre, au milieu de beaucoup d'esclaves. A ce moment j'ai aperçu derrière lui celui qui l'avait accompagné à l'étranger et je lui ai demandé : « Dis-moi, ô Parménôn, — et je l'ai salué la première, — avez-vous fait quelque chose pour

nous, et nous rapportez-vous de la guerre quelque chose qui en vaille la peine.

PANNYCHIS

Il ne fallait pas dire cela si vite, mais : « Vous êtes sauvés, grâces en soient rendues aux dieux, et surtout au Dzeus Xenios et à l'Athêna Stratia. La maîtresse demandait toujours ce que vous faisiez, où vous étiez. » Et si tu avais ajouté : « Elle pleurait et pensait toujours à Polémôn, » cela aurait été beaucoup mieux.

DORCAS

Je lui ai dit tout cela dès le début, mais je ne t'en parlais pas pour te répéter ce que j'avais appris. Dès que je me suis approchée de Parménôn, j'ai

commencé ainsi : « Est-ce que, Parménôn, les oreilles ne vous tintaient pas ? car toujours la maîtresse pensait à vous au milieu des larmes, surtout quand quelqu'un revenait d'un combat où il y avait eu beaucoup de tués, elle s'arrachait les cheveux, elle se frappait les seins, elle pleurait à chaque nouvelle. »

PANNYCHIS

Très bien, Dorcas, c'est ce qu'il fallait.

DORCAS

Ensuite je lui ai demandé ce que je viens de te dire, et il a répondu : « Dorcas, nous revenons dans la magnificence. »

PANNYCHIS

Ainsi il n'a pas commencé par dire

que Polémôn se souvenait de moi et qu'il souhaitait de me retrouver vivante ?

DORCAS

Il m'a dit beaucoup de choses comme cela ; mais l'important c'est qu'il m'a parlé de grandes richesses, d'or, de vêtements, d'esclaves, d'ivoire ; quant à l'argent ils en apportent non plus compté par pièces, mais mesuré au médimne et ils en ont beaucoup de médimnes. Parménôn lui-même a au petit doigt un grand anneau polygonal avec une pierre de trois couleurs qui est rouge en dessus. Quand je l'ai quitté il voulait me raconter comment ils avaient traversé le Halys, comment ils avaient tué un certain Tiridatês et comment s'était conduit Polémôn dans un combat contre les Pisides. Je suis revenue en courant pour

t'annoncer cela, pour que tu examines ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Si Polémôn arrive (et il viendra dès qu'il se sera délivré de ses amis), — s'il apprend tout, et s'il trouve Philostratos avec nous, penses-tu, qu'est-ce qu'il va faire ?

PANNYCHIS.

Cherchons, Dorcas, un remède à ce qui nous arrive. Ce ne serait pas beau de renvoyer Philostratos qui m'a donné l'autre jour 6,000 drachmes, qui est commerçant et qui me promet beaucoup. Et pourtant je ne peux pas ne pas recevoir ce Polémôn qui revient avec tant d'argent. En outre, il est jaloux. Quand il était pauvre, il était déjà insupportable; maintenant qu'est-ce qu'il ne va pas faire!

DORCAS

Ah ! le voici qui arrive.

PANNYCHIS

Je suis énervée, je ne sais que faire, Dorcas, je tremble.

DORCAS

Mais Philostratos arrive aussi !

PANNYCHIS

Qu'est-ce que je vais devenir ? Oh ! que la terre m'avale !

PHILOSTRATOS

Pourquoi ne boirions-nous pas, Pannychis ?

PANNYCHIS

Misérable, tu m'as perdue. Toi, salut,

Polémôn, tu as été bien long à revenir.

POLÉMÔN

Quel est cet homme qui s'approche de vous? Tu te tais? C'est très bien, Pannychis. Moi qui suis venu des Thermopyles jusqu'ici en cinq jours pour voir cette femme! Je méritais cela et je t'en remercie. Désormais tu ne seras plus à mes crochets.

PHILOSTRATOS

Mais toi, qui es-tu, l'ami?

POLÉMÔN

As-tu entendu parler d'un Polémôn de Steirieus, Pandionide, d'abord chiliarque, maintenant commandant à cinq mille boucliers, et qui fut amant de Pannychis quand je lui croyais des sentiments humains.

PHILOSTRATOS

Eh bien, capitaine de mercenaires, sache que Pannychis est à moi, qu'elle a reçu six mille drachmes et qu'elle en recevra bientôt autant dès que j'aurai placé ma cargaison. Et maintenant suis-moi, Pannychis, laisse celui-là chiliarquer chez les Odryses.

DORCAS

Elle est libre, et elle suivra si elle veut.

PANNYCHIS

Que ferais-je, Dorcas ?

DORCAS

Le mieux est de rentrer. Il n'est pas possible que tu restes près de Polémôn en colère; il n'en serait que plus jaloux.

PANNYCHIS

Puisque tu le veux, rentrons.

POLÉMÔN

Mais je vous prédis que c'est la dernière fois que vous boirez ensemble, aujourd'hui; ce n'est pas pour rien que je me suis exercé à de tels massacres. Mes Thraces, Parménôn! Que la phalange barre la rue! Sur le front les hoplites, sur les ailes les frondeurs et les archers et le reste à l'arrière-garde.

PHILOSTRATOS

Est-ce à de petits enfants que tu parles, mercenaire, et penses-tu nous effrayer? As-tu jamais tué un coq? As-tu vu la guerre? Peut-être comme premier soldat as-tu gardé un petit rempart, et encore.

POLÉMÔN

Tu le sauras avant peu, quant tu nous verras sous la lance avec des armes éclatantes.

PHILOSTRATOS

Venez donc ici tous ensemble. Moi et ce Tibios, car lui seul me suit, rien qu'en vous jetant des pierres et des coquilles d'huîtres, nous vous disperserons si bien que vous ne saurez plus où vous sauver.



X

Le Philosophe

DROSIS.

CHÉLIDONION.



LE PHILOSOPHE

CHÉLIDONION

Il ne vient donc plus chez toi, ô Drosis, le petit Clînias. Je ne l'ai pas vu chez vous depuis bien longtemps.

DROSIS

Non, ô Chélidonion. Son maître l'a enfermé pour qu'il ne m'approche plus.

CHÉLIDONION

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

Est-ce que tu veux parler de Diotimos le maître de gymnase? celui-là est mon ami.

DROSIS

Non, c'est le plus débauché de tous les philosophes, Aristainetos.

CHÉLIDONION

Ce butor, velu et barbu, qui se promène d'habitude avec de petits jeunes gens dans la Poikilê?

DROSIS

Ce vaniteux, ce mauvais homme que je voudrais livrer pour qu'on le fasse mourir, et que le bourreau le traîne par la barbe.

CHÉLIDONION

Comment celui-là a-t-il pu persuader Clînias?

DROSIS

Je ne sais pas, Chélidonion. Mais ce petit qui n'a pas découché de chez moi depuis qu'il sait ce que c'est qu'une femme — et c'est moi qui le lui ai appris, — n'est pas venu dans ma rue depuis trois jours. Je me suis inquiétée, je ne savais pas ce qui lui était arrivé, et j'ai envoyé Nebris pour voir s'il était à l'Agora ou dans la Poikilê. Elle m'a dit qu'elle l'avait vu se promener avec Aristainetos, qu'elle lui avait fait de loin un signe de tête, mais qu'il avait rougi en baissant les yeux et qu'il ne l'avait plus regardée. Ensuite ils sont entrés dans la ville. Elle les a suivis jusqu'au Dipylos, mais comme il ne s'est pas retourné, elle est rentrée sans pouvoir me rien dire de certain. Tu penses dans quel état je suis depuis ce moment-là, ne sachant pas ce

qu'on m'a fait de ce petit. Et je me disais : « Pourtant je ne lui ai pas fait de peine. Est-il aimé d'une autre pour me haïr ainsi ? C'est son père qui l'empêche de venir. » Je retournais tout cela dans ma tête. Et le soir Dromôn est venu m'apporter cette lettre de lui. Prends-la et lis, Chélidonion. Tu sais lire ?

CHÉLIDONION

Voyons. L'écriture n'est pas bien belle ; on voit qu'il t'a écrit vite. Il dit :

« Comme je t'aimais, ô Drosis, j'en « fais témoins les Dieux. »

DROSIS

Hélas, le malheureux ! il n'a même pas le temps d'écrire : Salut.

CHÉLIDONION

« Et maintenant ce n'est pas par haine,

« mais par nécessité que je suis séparé
« de toi. Mon père m'a confié à Aristai-
« netos pour y faire de la philosophie;
« et mon maître, quand il a tout appris
« sur nous deux, m'a beaucoup grondé,
« disant qu'il n'était pas convenable de
« vivre avec une courtisane quand on est
« fils d'Architelès et d'Erasicleia, car il
« est bien mieux de préférer la vertu à
« la volupté. »

DROSIS

Il prend bien son temps, ce vieux radoteur, d'apprendre cela quand on est jeune.

CHÉLIDONION

« Et je suis tout à fait forcé de lui obéir.
« Il me suit et me garde soigneusement,
« et il ne me laisse pas voir d'autre per-
« sonne que lui. Si j'apprends la sagesse,

« et si je suis ses conseils, il me promet « que je deviendrai bienheureux et ver- « tueux si je m'y prépare avec effort. J'ai « eu beaucoup de peine à t'écrire ceci « secrètement.

« Sois heureuse et souviens-toi de

CLÎNIAS. »

DROSIS

Que penses-tu de cette lettre, ô Chélidonion?

CHÉLIDONION

C'est une lettre de Scythe, mais le « souviens-toi de Clînias », laisse encore un peu d'espoir.

DROSIS

C'est ce que je pense aussi ; mais je meurs d'amour. Pourtant Dromôn m'a

dit que cet Aristainetos aime les jeunes gens, que sous prétexte de sciences il vit avec les plus jolis garçons, qu'il a déjà eu des entretiens singuliers avec Clînias et lui a promis de le rendre semblable aux dieux. Et même il lit avec lui les dialogues d'amour des vieux philosophes avec leurs disciples, et il est toujours autour de lui. Mais Dromôn l'a menacé d'en avertir le père de Clînias.

CHÉLIDONION

Il fallait régaler Dromôn, ô Drosis.

DROSIS

Je l'ai régalé; mais il n'a pas besoin de cela pour être à moi. Il est amoureux de Nebris.

CHÉLIDONION

Rassure-toi; tout ira bien. Moi, je suis

d'avis qu'il faut mettre une inscription sur le mur du Keramîkos du côté ou Architélès se promène ordinairement.

DROSIS

Mais comment pourras-tu écrire cela sans être vue.

CHÉLIDONION

Ce sera la nuit, Drosis, avec un charbon ramassé quelque part.

DROSIS

Très bien. Combats avec moi, ô Chélidonion, contre ce pédant d'Aristainetos.



XI

La Nuit

TRYPHAINA, courtisane.

CHARMIDÈS, un amant.



LA NUIT

TRYPHAINA

Prendre une courtisane, la payer cinq drachmes, coucher avec elle et lui tourner le dos pour pleurer et gémir! Quelle idée! Et tu n'avais pas de plaisir à boire, et en mangeant tu étais le seul qui ne voulait rien; tu as pleuré pendant tout le dîner, je t'ai bien vu. Et maintenant tu ne cesses pas de sangloter comme un enfant. Pourquoi tout cela, ô Charmidès? Ne me cache rien, pour qu'il me reste

cela au moins de cette nuit que j'aurai passée près de toi sans dormir.

CHARMIDÈS

Erôs me tue, ô Tryphaina; je ne lui résiste plus, il est terrible.

TRYPHAINA

Mais ce n'est pas moi que tu aimes c'est clair, car tu ne me veux pas, tu ne t'occupes pas de moi, tu me repousses quand je veux te prendre dans mes bras, et tu mets tes habits comme un rempart entre nous de peur que je ne veuille te toucher. Dis-moi pourtant qui est celle-là; peut-être pourrai-je être utile à ton amour, je sais rendre ces services-là.

CHARMIDÈS

Tu la connais, et elle te connaît certes

bien ; ce n'est pas une courtisane obscure.

TRYPHAINA

Dis le nom, ô Charmidès.

CHARMIDÈS

Philêmation, ô Tryphaina.

TRYPHAINA

Laquelle ? car elles sont deux, est-ce celle du Peiraïeus qui vient d'être dépucelée et qui est la maîtresse de Damyllos le fils du stratège ? ou l'autre, celle qu'on appelle le Filet ?

CHARMIDÈS

C'est celle-là. Elle est le mauvais génie qui m'a saisi, et j'ai été pris par elle.

TRYPHAINA

Alors c'est celle-là que tu pleures ?

CHARMIDÈS

Et beaucoup.

TRYPHAINA

Y a-t-il longtemps que tu l'aimes, ou est-ce un amour tout neuf?

CHARMIDÈS

Non, c'est il y a sept mois, aux Dionysies, que je l'ai vue pour la première fois.

TRYPHAINA

Mais l'as-tu vue tout entière, ou seulement le visage et ce que montre de son corps une femme qui a quarante-cinq ans?

CHARMIDÈS

Elle jure qu'elle en aura vingt-deux en élaphébotion prochain.

TRYPHAINA

Mais en quoi as-tu confiance? en ses serments ou en tes yeux? examine-la donc, regarde-lui les tempes, le seul endroit où elle ait encore des cheveux; les autres sont une perruque épaisse; et autour des tempes, quand son fard sera effacé, tu verras que tout est blanc en dessous. Mais tout cela n'est rien. Force-la de se montrer nue.

CHARMIDÈS

Elle ne m'a jamais accordé cela encore.

TRYPHAINA

Naturellement. Elle devine que tu te dégoûterais à voir ses taches blanches. Depuis la nuque jusqu'aux jarrets elle est comme une peau de panthère. Et tu pleures de ne pouvoir coucher avec une

femme pareille ? Peut-être même t'a-t-elle peiné et dédaigné.

CHARMIDÈS

Oui, ô Tryphaina, et pourtant elle a tant reçu de moi. Hier, elle m'a demandé mille drachmes ; je n'ai pas pu les lui donner facilement, mon père est avare ! Alors elle a reçu Moschion et m'a fermé sa porte. Moi aussi j'ai voulu la blesser et je t'ai fait prendre.

TRYPHAINA

Par l'Aphroditê je ne serais pas venue si l'on m'avait dit que tu me prenais pour faire de la peine à une autre, et surtout à ce cercueil de Philémation. Mais je m'en vais ; déjà trois fois le coq a chanté.

CHARMIDÈS

Pas si vite, Tryphaina. Si c'est vrai,

ce que tu dis de Philémation, la perruque et la teinture et les taches, je ne pourrai plus la regarder.

TRYPHAINA

Demande à ta mère, si elle s'est jamais baignée avec elle. Quant à son âge, ton grand-père te l'apprendra, s'il est encore en vie.

CHARMIDÈS

Puisqu'elle est ainsi, enlevons tout de suite ce rempart, enlaçons-nous et baisons-nous et unissons-nous tout à fait. Je salue bien Philémation.



XII

La Méprise

JOESSA.

PYTHIAS.

LYSIAS.



LA MÉPRISE

JOESSA

Tu te fais prier, Lysias, par moi? C'est bien. Jamais je ne t'ai demandé d'argent; jamais je ne t'ai laissé à la porte en disant : « Il y a quelqu'un. » Jamais je ne t'ai forcé d'abuser ton père ou de soutirer quelque chose à ta mère pour me faire des cadeaux, comme les autres courtisanes; mais dès le début je t'ai reçu sans que tu payes. Tu sais quels bons amants j'ai renvoyés : Etoclès, au-

jourd'hui prytane, et Pasiôn l'armateur et ton camarade Mélissos dont le père est mort, ce qui le rend possesseur de toute sa fortune. Il n'y a que toi qui ait toujours été mon Phaon; je n'ai regardé que toi, je n'ai admis que toi dans ma chambre. J'étais assez folle pour croire à tout ce que tu jurais, et à cause de cela je restais sage pour toi comme une Pénélopê, quoique ma mère criât et s'en plaignît à mes amies. Toi, depuis que tu comprends que tu as la main sur moi et que je m'épuise d'amour pour toi, tu joues avec Lykainê devant moi pour me faire de la peine, ou bien tu me fais l'éloge de Magidion la joueuse de cithare, quand nous sommes couchés ensemble; moi je pleure à cause de cela et je me sens outragée. L'autre jour tu étais à boire avec Thrasôn et Diphilos, la joueuse de flûte Kymba-

lion était là aussi, et Pyrallès qui est mon ennemie; tu as donné cinq baisers à Kymbalion, je ne m'en suis pas inquiétée; tu n'insultais que toi en embrassant cette femme; mais combien de signes as-tu faits à Pyrallès! et en buvant tu lui présentais la coupe, et en la rendant au petit esclave tu lui disais à l'oreille de ne verser à aucun autre si Pyrallès ne le demandait. Enfin tu as mordu dans une pomme et après avoir vu que Diphilos était occupé ailleurs et parlait à Thrasôn, tu t'es baissé et tu as envoyé la pomme bien adroitement dans le giron de Pyrallès sans chercher à te cacher de moi. Elle l'a baisée et l'a glissée entre ses seins, sous son bandeau. Pourquoi donc fais-tu cela? t'ai-je jamais fait une injure, petite ou grande? T'ai-je causé quelque peine? En ai-je regardé un autre? N'est-ce

pas pour toi seul que je vis ? Ce n'est pas fort, Lysias, d'affliger une malheureuse femme qui est folle de toi. Mais il est une déesse, Adrastéia, qui voit ces choses-là ; peut-être à ton tour pleureras-tu bientôt quand tu apprendras que je me suis étranglée dans mon lit avec un lacet ou que je me suis jetée dans un puits la tête la première, ou que j'ai trouvé la mort d'une manière quelconque pour que ma vue ne t'importune plus. Tu triompheras alors, comme si tu avais fait une action d'éclat... Mais pourquoi me regarder en dessous et serrer les dents. Si tu as des reproches à me faire, parle, Pythias nous jugera. Qu'est-ce que tu as ? Tu t'en vas sans me répondre et en me laissant là ? Tu vois, Pythias, ce que j'ai à souffrir de Lysias ! (Elle pleure.)

PYTHIAS

O le grossier, qui n'est pas attendri par ces larmes! tu es une pierre, tu n'es pas un homme. Il faut dire aussi que c'est toi, Joessa, qui l'as gâté en l'aimant trop et en le lui laissant voir. Il ne fallait pas le rechercher tant que cela. Les hommes deviennent méprisants quand ils s'en aperçoivent. Ne pleure plus, pauvre chérie; et si tu me crois, ferme-lui la porte une fois ou deux quand il viendra, tu le verras bientôt s'échauffer et devenir fou de toi à son tour.

JOESSA

Ah! ne me dis pas cela! Que je ferme ma porte à Lysias? Pourvu qu'il ne s'en aille pas le premier!

PYTHIAS

Mais il revient.

JOESSA

Tu nous a perdues, Pythias. Il t'a entendue dire : « Laisse-le à la porte. »

LYSIAS

Ce n'est pas à cause d'elle que je reviens, Pythias. Je ne veux même plus regarder cette femme. Mais c'est pour toi, pour que tu ne penses pas mal de moi, et que tu ne dises pas : Lysias est un homme sec.

PYTHIAS

Tu peux être sûr que je l'ai dit, Lysias.

LYSIAS

Alors tu veux que je souffre que cette Joessa, qui pleure maintenant, me trompe? l'autre jour je l'ai surprise couchée avec un jeune homme!

PYTHIAS

Lysias, après tout, elle est courtisane. Mais quand les as-tu trouvés couchés ensemble ?

LYSIAS

Il y a à peu près six jours... par Dzeus six jours, oui ; c'était le deux et aujourd'hui nous sommes le sept. Mon père qui me savait l'amant de cette vertueuse fille, m'enferma en défendant au portier de m'ouvrir. Moi, ne pouvant pas supporter de ne pas m'unir à elle, j'ordonnai à Dromôn de se baisser devant le mur de l'aulê du côté où il est le plus bas, et de me recevoir sur ses épaules, ce qui se fit sans difficulté. Mais pourquoi en dire tant ? Je passai par-dessus, je vins ici, je trouvai la porte fermée avec soin ; on était au milieu de la nuit. Je soulevai

doucement la porte, ce que j'avais déjà fait une fois; elle tourna sur ses gonds et j'entrai sans bruit. Tout le monde dormait; je suivis la muraille à tâtons et j'arrivai au lit.

JOESSA

Que va-t-il dire, ô Damater? je suis à l'agonie.

LYSIAS

Comme je n'entendais pas qu'une respiration, j'ai cru d'abord que Lydê était couchée avec elle; mais ce n'était pas cela, ô Pythias. En tâtant j'ai senti un visage délicat, sans barbe du tout, une tête rasée jusqu'à la peau d'où montaient des parfums. A ce moment, si j'avais eu une épée, cela n'aurait pas été long, sachez-le bien... Pourquoi riez-vous toutes

les deux, Pythias ? cela te semble risible, ce que je raconte ?

JOESSA (riant)

Voilà, Lysias, ce qui t'a fait de la peine ? C'est Pythias qui était couchée avec moi.

PYTHIAS

Ne le lui dis pas, Joessa.

JOESSA

Pourquoi ne lui dirais-je pas ? C'était Pythias, mon chéri. Je lui avais fait dire de venir pour que nous couchions ensemble. J'étais si triste de ne pas t'avoir.

LYSIAS

C'était Pythias ce jeune homme rasé jusqu'à la peau ? et depuis six jours il lui a poussé une chevelure pareille.

JOESSA

Elle est rasée depuis sa maladie, Lysias. Ses cheveux tombaient. Montre, Pythias, montre comme cela est, pour qu'il nous croie. (Pythias ôte sa chevelure.) Voilà l'éphèbe, l'adultère dont tu étais jaloux.

LYSIAS

Il ne fallait donc pas l'être, ô Joessa? J'étais amoureux et j'avais touché moi-même.

JOESSA

Alors tu es convaincu? Veux-tu que je te rende la peine que tu m'as faite? C'est à mon tour d'être en colère, et justement.

LYSIAS

Non. Allons boire, et Pythias avec

nous. Il est juste qu'elle assiste aux libations de notre paix.

JOESSA

Elle y assistera. Oh! que j'ai souffert à cause de toi, Pythias, ô le meilleur des jeunes amants!

PYTHIAS

Mais il vous a réconciliés. C'est pourquoi il ne faut pas que tu m'en veuilles. Seulement, je t'en prie, Lysias, ne parle à personne de ma chevelure.



XIII

Les Mensonges hors de propos

LÉONTICHOS, fanfaron,

CHÊNIDAS, son ami.

HYMNIS, courtisane très jeune.

GRAMMIS, son esclave.



LES MENSONGES HORS DE PROPOS

LÉONTICHOS

Et dans le combat contre les Galates, dis, ô Chênidas, comment je partis en avant des autres cavaliers, monté sur mon cheval blanc, et comment les Galates, qui sont vaillants pourtant, tremblèrent aussitôt qu'ils me virent, si bien que nul ne me résista. Alors, moi, lançant mon javelot, je transperçai l'Hipparque et son cheval; et contre les autres qui s'étaient rassemblés, — car

il y en avait qui après avoir rompu la phalange, s'étaient reformés en carré, — contre ceux-là je tirai l'épée avec courage, et l'élan de mon cheval renversa les sept premiers ; d'un coup d'épée je fendis en deux la tête du chef, et les tiens arrivèrent alors, ô Chênidas, quand tous étaient déjà en fuite.

CHÊNIDAS

Et quand, en Paphlagonie, ô Léontichos, tu as combattu seul le Satrape, n'as-tu pas fait de grandes choses là encore ?

LÉONTICHOS

C'est bien de m'avoir rappelé ce combat extraordinaire. Ce Satrape était gigantesque, on le disait merveilleux tireur d'épée; il tenait les Grecs en

mépris. Il s'avança entre les deux armées et cria : quelqu'un veut-il combattre seul contre moi ? — Tous furent saisis d'effroi, les lochagues, les taxiarques, et même notre hégémon qui pourtant n'est pas un lâche : car c'était Aristaikhmos l'Aitôle qui nous commandait, et il est admirable à lancer le javelot ; moi je n'étais encore que chiliarque. Par un coup d'audace, et repoussant mes amis qui me prenaient dans leurs bras, car ils craignaient pour moi en voyant ce barbare étincelant de ses armes dorées, énorme, avec son effrayant panache et son javelot brandi...

CHÊNIDAS

Moi aussi j'avais peur pour toi, ô Léontichos. Tu sais comme je te retenais, en te suppliant de ne pas affronter

le danger pour nous. La vie me serait impossible si tu mourais.

LÉONTICHOS

Mais moi, par un coup d'audace je m'avance au milieu, non pas moins bien armé que le Paphlagonien, mais tout en or comme lui, de sorte qu'un cri s'éleva chez les nôtres et chez les barbares, car ils m'avaient reconnu surtout à mon bouclier, et à mes ornements et à mon panache. Dis, ô Chênidas, à qui tous alors me comparaient!

CHÊNIDAS

A quel autre, par Dzeus! si ce n'est à Akhilleus, fils de Thetis et de Pêleus? Comme ton casque t'allait bien! comme ta pourpre était éclatante et ton bouclier lumineux!

LÉONTICHOS

Quand nous nous rencontrâmes, le barbare le premier me blessa, m'écorcha la peau un peu au-dessous du genou. Moi, je traversai son bouclier d'un coup de sarisse et je l'atteignis en pleine poitrine; alors le foulant aux pieds, je lui coupai la tête facilement avec mon épée, je m'emparai de ses armes et revins avec sa tête à la pointe de ma sarisse, ruisselant du sang versé.

HYMNIS

Ah! va-t'en, Léontichos! que c'est dégoûtant et odieux, ce que tu racontes! Qui pourrait te regarder encore te félicitant de cette boue sanglante! qui pourrait boire ou coucher avec toi! moi je m'en vais.

LÉONTICHOS (la retenant)

Je te donnerai double prix.

HYMNIS

Je ne pourrais pas dormir près d'un meurtrier.

LÉONTICHOS

N'aie pas peur, ô Hymnis. Tout cela s'est passé en Paphlagonie. Maintenant je suis en paix.

HYMNIS

Non, tu es un homme abominable. Le sang dégouttait sur toi de la tête du barbare que tu portais sur ta sarisse. Et après cela, moi, je prendrais un pareil homme dans mes bras et je lui donnerais des baisers! ô Charites, je ne ferai pas

cela! Celui-là n'est pas meilleur que le bourreau.

LÉONTICHOS

Ah! si tu me voyais en armes, je le sais bien, tu m'aimerais.

HYMNIS

Rien qu'à t'entendre, Léontichos, mon cœur se soulève et mes cheveux se hérissent; je crois voir des ombres, les fantômes de tes victimes, et surtout de ce malheureux chef dont tu as fendu la tête en deux. Que serait-ce si j'avais vu le fait lui-même, et le sang, et les cadavres étendus. Il me semble que j'en serais morte, moi qui n'ai jamais vu tuer un poulet.

LÉONTICHOS

Que tu es poltronne, ô Hymnis, et

d'âme petite. Moi je croyais te faire plaisir en te racontant cela.

HYMNIS

Fais de pareils récits aux Lemniades ou aux Danaïdes si tu en trouves. Moi je retourne auprès de ma mère jusqu'à ce qu'il soit jour. Suis-moi Grammis. Porte-toi bien, brave chiliarque, mets à mort ceux qu'il te plaira. (Elle s'en va.)

LÉONTICHOS

Reste, ô Hymnis, reste!... Elle est partie!

CHÊNIDAS

C'est toi, aussi, Léontichos, qui as effrayé cette enfant avec tes panaches, et tes hauts faits invraisemblables. Je l'ai vue devenir toute jaune dès que tu

as commencé l'histoire du capitaine; puis elle a changé de visage et a frissonné quand tu as dit que tu avais coupé la tête.

LÉONTICHOS

Je croyais lui paraître par là plus aimable. Mais c'est toi qui m'as perdu, Chênidas, en me jetant l'idée de ce duel.

CHÊNIDAS

Ne fallait-il pas t'aider à mentir, voyant la cause de cette fanfaronnade? Mais toi tu as rendu cela beaucoup trop horrible. Tu pouvais couper la tête de l'infortuné Paphlagonien, mais pourquoi la piquer à la pointe de ta sarisse et te couvrir de sang.

LÉONTICHOS

Il est vrai que c'est dégoûtant, Chênidas, mais le reste n'était pas mal imaginé. Va donc et persuade-la de coucher avec moi.

CHÊNIDAS

Je lui dirai donc que tu as tout inventé pour paraître brave auprès d'elle.

LÉONTICHOS

C'est honteux, Chênidas.

CHÊNIDAS

Autrement elle ne reviendra pas. Choisis donc de deux choses l'une : ou d'être haï et passer pour brave, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant avoir menti.

LÉONTICHOS

Les deux sont pénibles. Mais je prends Hymnis. Va donc, et dis-lui, ô Chênidas que j'ai menti ; — mais pas en tout !



XIV

La Récapitulation

MYRTALÊ, courtisane.

DORION, matelot.



LA RÉCAPITULATION

DÔRIÔN

Maintenant tu me défends de venir, ô Myrtalê, maintenant que je suis devenu pauvre par toi. Quand je te faisais de si beaux cadeaux, j'étais ton bien-aimé, ton homme, ton maître, j'étais tout pour toi. Mais depuis que je suis complètement à sec et que tu as pris pour amant ton marchand de Bithynie, tu me défends de venir et je reste debout devant ta porte en pleurant pendant qu'il a tous tes bai-

sers, qu'il est seul chez toi, qu'il y passe la nuit. Et tu dis être grosse de lui.

MYRTALÊ

Tout cela me suffoque, Dôriôn, et surtout quand tu dis que tu m'as beaucoup donné et que tu es devenu pauvre pour moi. Compte un peu depuis le commencement tous les cadeaux que tu m'as donnés.

DÔRIÔN

Très bien, Myrtalê, comptons. Des chaussures de Sikyone, premièrement, deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALÊ

Mais tu as couché deux nuits.

DÔRIÔN

Et quand je revins de Syrie, un ala-

bastre plein de parfums de Phénicie, encore deux drachmes, par le Poseidôn!

MYRTALÊ

Et moi, quand tu es parti, cette petite tunique jusqu'aux cuisses, pour que tu l'aies en ramant, et qu'a oubliée chez moi le proreus Epiouros quand il a couché avec moi!

DÔRIÔN

Il l'a reprise, l'Epiouros, l'ayant reconnue sur moi à Samos, et après une longue lutte, ô dieux? Je t'ai donné des oignons de Kypre, cinq saperdes et quatre perches quand nous sommes revenus du Bospore. Quoi encore? Huit pains de marins dans un filet, une amphore de figues de Carie, et dernièrement, de Patare, des sandales brodées

d'or, ingrate ! Et, je me rappelle encore, un grand fromage de Gythion.

MYRTALÊ

Cinq drachmes peut-être, Dôriôn, tout ça.

DÔRIÔN

Ah ! Myrtalê, c'est tout ce qu'un matelot pouvait t'apporter avec sa solde de voyage. Maintenant je commande déjà le flanc droit du navire ; mais tu me regardes de haut en bas. Et dernièrement encore, aux Aphrodisies, n'ai-je pas déposé une drachme devant les deux pieds de l'Aphroditê à ton intention, une drachme d'argent ? Et de plus j'ai donné deux drachmes à ta mère pour qu'elle s'achète des chaussures ; et souvent je mets dans la main de cette Lydê, quel-

quefois deux, quelquefois quatre oboles. Tout cela réuni, c'est la fortune d'un matelot.

MYRTALÊ

Les oignons et les poissons, Dôriôn?

DÔRIÔN

Mais oui. Je n'avais rien de plus à te donner. Je ne serais pas rameur si j'étais riche. A ma mère je n'ai jamais rapporté même une tête d'ail. Mais je voudrais bien savoir ce que tu as reçu du Bithynien, en cadeaux.

MYRTALÊ

D'abord, tu vois, cette robe? C'est lui qui me l'a achetée, et ce gros collier aussi.

DÔRIÔN

Celui-là ? Mais je te le connaissais depuis longtemps.

MYRTALÊ

Celui que tu m'as vu était bien plus mince et n'avait pas d'émeraudes. Puis, ces pendants d'oreille, ce tapis ; et dernièrement deux cents drachmes, et il paye le loyer pour nous. Ce ne sont pas des sandales patariques, du fromage gythiaque et des bavardages.

DÔRIÔN

Mais tu ne dis pas comment il est lui-même, l'homme avec qui tu couches. Il a plus de cinquante ans, il est chauve sur le front, il est rouge comme un homard. Tu n'as pas vu ses dents ? Quelles grâces, ô Dioscores, surtout

quand il chante et fait le jeune homme. Un âne jouant de la lyre, comme on dit. Ah! Tires-en profit, tu en es digne, et qu'il vous naisse un enfant qui ressemble à son père. Quant à moi, je trouverai quelque Delphis ou quelque Kymbalion de ma condition ou votre voisine la joueuse de flûte, ou n'importe qui. Des tapis et des colliers et des cadeaux de deux cents drachmes nous n'en avons pas tous.

MYRTALÊ

O bienheureuse celle-là, qui t'aura pour amant, Dôriôn; car tu lui porteras des oignons de Kypre et du fromage quand tu reviendras de Gythion.



XV

La Joueuse de Flûte

PARTHÉNIS, joueuse de flûte.

COCHLIS, courtisane.

LA JOUEUSE DE FLUTE

COCHLIS

Pourquoi pleures-tu, ô Parthénis, et d'où viens-tu, avec tes flûtes brisées ?

PARTHÉNIS (pleurant)

Le soldat, l'Aitôle, le grand, l'amant de Crocalê, m'a battue parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez la Crocalê, et payée par son rival Gorgos. Et il a brisé mes flûtes, il a renversé la table où ils soupaient, il s'est jeté sur

le cratère et il l'a vidé. Et il a saisi le paysan Gorgos par les cheveux et il l'a traîné hors de la salle. Et alors là, le soldat — Deinomachos, je crois, il s'appelle, — et un de ses camarades, l'ont entouré et battu si fort, que je ne sais pas s'il en réchappera, Cochlis. Le sang lui coulait beaucoup des narines; il a le visage enflé et couvert de bleus.

COCHLIS

Est-ce qu'il était fou, cet homme, ou soûl, et est-ce une histoire d'ivrognes.

PARTHÉNIS

C'est de la jalousie, ô Cochlis, et de l'amour désordonné. Crocalê, je crois, lui avait demandé douze mille drachmes s'il voulait l'avoir tout seul; Deinomachos a refusé; alors elle ne lui a pas

permis de revenir, elle lui a fermé la porte quand il s'est présenté, elle a reçu Gorgos d'Oinoê, un riche fermier qui l'aimait depuis longtemps, elle a bu avec lui, et m'a fait chercher pour jouer de la flûte devant eux. Le souper allait très bien, je jouais quelque chose de lydien, le laboureur se levait pour danser et Crocalê battait des mains, tout était joyeux, quand on entendit du bruit, un cri, et la porte d'entrée fut arrachée. Aussitôt huit jeunes gens vigoureux s'élancèrent, et le Mégarien parmi eux. Vivement, ils renversèrent tout, et Gorgos comme je t'ai dit, fut roué de coups, jeté à terre et foulé aux pieds. La Crocalê, je ne sais pas comment, s'était enfuie chez sa voisine Thespias. Moi, Deinomachos m'a battue, il m'a appelée « pourriture », et il m'a jeté mes flûtes

brisées. Maintenant je m'en vais, pour tout raconter à mon maître. Le laboureur est allé trouver des amis en ville pour qu'ils livrent aux prytanes le Mégarien.

COCHLIS

Voilà ce qu'on retire de ces amours militaires : des coups et des procès. Ils sont tous hégémons ou chiliarques à ce qu'ils disent, mais quand il faut payer : « Attendez, disent-ils, la solde. Quand je recevrai mon traitement, je paierai tout. » Qu'ils se fassent donc tuer tous ces fanfarons. Je fais joliment bien de ne pas les recevoir du tout. Qu'il m'arrive un pêcheur, un matelot, un laboureur de ma condition, qui ne

sait pas flatter, mais qui donne beaucoup. Ceux qui portent des panaches et font des récits de bataille ne sont pas sérieux, Parthénis.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 AVRIL 1894

SUR LES PRESSES

DE PAUL SCHMIDT

20, RUE DU DRAGON

PARIS